



111 Harry E Allen
June 1903

1st edition
$15.00

E2-2

LE TEMPLE
DE
GNIDE.



A PARIS,
Chez SIMART, ruë Saint Jacques, au Dauphin.

M. DCC. XXV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

UN Ambaſſadeur de France à la Porte Ottomane, connu par ſon gout pour les lettres, ayant achetté pluſieurs manuſcrits Grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces Manuſcrits m'étant tombez entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la Traduction.

Peu de Poëtes Grecs ſont venus juſqu'à nous, ſoit qu'ils ayent peri dans la ruine des Bibliotheques, ou par la negligence des Familles qui les poſſedoient.

Nous recouvrons de tems en tems quelques pieces de ces treſors. On a trouvé des Ouvrages juſque dans les Tombeaux de leurs Auteurs; & ce qui eſt à peu près la même choſe, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un Evêque Grec.

Ce Poëme ne reſſem-

ble à aucun Ouvrage de ce genre que nous ayons.

Cependant les regles, que les Auteurs des Poëtiques ont prises dans la nature, s'y trouvent observées.

La description de Gnide, qui est dans le premier Chant, est d'autant plus heureuse, qu'elle fait pour ainsi dire naître le Poëme; qu'elle est non pas un ornement du sujet, mais une partie du sujet même : bien differente de ces descriptions que les anciens ont tant blamées, qui sont étrangeres & recherchées :

Purpureus latè qui splendeat unus & alter assuitur pannus.

Les Episodes du second & du troisieme chant naissent aussi du sujet ; & le Poëte s'est conduit avec tant d'art, que les ornemens de son Poëme en sont aussi des parties necessaires.

Il n'y a pas moins d'art dans le quatrieme & le cinquieme chant. Le Poëte, qui devoit faire reciter à Aristhée l'histoire de ses amours avec Camille, ne fait raconter au fils d'Antiloque ses avantures, que

juſques au moment qu'il a vû Thémire; afin de mettre de la varieté dans les recits.

L'hiſtoire d'Ariſthée & de Camille eſt ſinguliere, en ce qu'elle eſt uniquement une hiſtoire de ſentimens.

Le nœud ſe forme dans le ſixieme chant ; & le denouëment ſe fait très heureuſement dans le ſeptieme, par un ſeul regard de Thémire.

Le Poëte n'entre pas dans le détail du racommodement d'Ariſthée &

de Camille : il en dit un mot, afin qu'on ſçache qu'il a été fait ; & il n'en dit pas davantage, pour ne pas tomber dans une uniformité vicieuſe.

Le deſſein du Poëme eſt de faire voir, que nous ſommes heureux par les ſentimens du cœur, & non pas par les plaiſirs des ſens ; mais que notre bonheur n'eſt jamais ſi pur qu'il ne ſoit troublé par les accidents.

Il faut remarquer que les Chants ne ſont point diſtinguez dans la tra-

duction : la raiſon en eſt que cette diſtinction ne ſe trouve pas dans le Manuſcrit Grec, qui eſt tres ancien. On s'eſt contenté de mettre une Note à la marge au commencement de chaque chant.

On ne ſçait ny le nom de l'Autheur, ni le temps auquel il a vêcu : tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'il n'eſt pas anterieur à Sapho ; puis qu'il en parle dans ſon ouvrage : il y a même lieu de croire, qu'il vivoit avant Terence, & que ce dernier a imité un

passage qui est à la fin du second chant. Car il ne paroit pas que nôtre Auteur soit Plagiaire ; au lieu que Terence a volé les Grecs, jusqu'à inserer dans une seule de ses Comedies deux pieces de Menandre.

J'avois d'abord eu dessein de mettre l'Original à côté de la Traduction : mais on m'a conseillé d'en faire une édition à part, & d'attendre les sçavantes Notes qu'un homme d'érudition y prepare, & qui seront bien tôt en état de voir le jour.

Quant à ma Traduction, elle eſt fidelle ; j'ai crû que les beautez qui n'étoient point dans mon Auteur, n'étoient point des beautez ; & j'ai pris l'expreſſion qui n'étoit pas la meilleure, lorſqu'elle m'a paru mieux rendre ſa penſée.

J'ay été encouragé à cette Traduction, par le ſuccès qu'a eu celle du Taſſe : celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carriere que lui ; il s'y eſt diſtingué d'une maniere à ne rien

craindre de ceux même à qui il a donné le plus d'émulation.



LE



LE TEMPLE DE GNIDE.



ENUS préfere le séjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olimpe, sans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vûe, qu'il ne sent plus cette horreur sacrée, qu'inspire la presence des Dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage, & on la reconnoît à l'o-

deur divine, qui ſort de ſes cheveux parfumez d'ambroſie.

La ville eſt au milieu d'une contrée, ſur laquelle les Dieux ont verſé leurs bienfaits à pleines mains; on y jouit d'un printems éternel; la terre heureuſement fertile y prévient tous les ſouhaits; les troupeaux y paiſſent ſans nombre; les vents ſemblent n'y regner, que pour répandre par tout l'eſprit des fleurs; les oiſeaux y chantent ſans ceſſe; vous diriez que les bois ſont harmonieux; les ruiſſeaux murmurent dans les plaines; une chaleur douce fait tout éclore; l'air ne s'y reſpire qu'avec la volupté.

Auprès de la Ville eſt le Palais de Venus: Vulcain lui-même en a bâti les fondements; il travailla pour ſon infidelle, quand

il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les Dieux.

Il me seroit impossible de donner une idée des charmes de ce Palais ; il n'y a que les Graces, qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'Or, l'Azur, les Rubis, les Diamans y brillent de toutes parts : mais j'en peints les richesses, & non pas les beautez.

Les Jardins en sont enchantez : Flore & Pomone en ont pris soin ; leurs Nimphes les cultivent, les fruits y renaissent sous la main qui les cueïlle ; les Fleurs succedent aux fruits. Quand Venus s'y promene, entourée de ses Gnidiennes, vous diriez que dans leurs jeux folâtres elles vont détruire ces jardins delicieux : mais, par une vertu secrete,

tout ſe repare en un inſtant.

Venus aime à voir les danſes naïves des filles de Gnide ; ſes Nimphes ſe confondent avec elles : la Déeſſe prend part à leurs jeux, elle ſe dépoüille de ſa Majeſté ; aſſiſe au milieu d'elles ; elle voit regner dans leurs cœurs la joye & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs ; le Berger vient les cuëillir avec ſa Bergere : mais celle qu'elle a trouvée, eſt toujours la plus belle ; & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arroſe cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les Bergeres fugitives : il faut qu'elles donnent le tendre baiſer qu'elles avoient promis.

Lorſque les Nimphes approchent de ſes bords, il s'arrête ;

& ſes flots qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuyent plus. Mais lorſqu'une d'elles ſe baigne, il eſt plus amoureux encore : ſes eaux tournent autour d'elle; quelque fois il ſe ſoûleve, pour l'embraſſer mieux; il l'enleve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer : mais il la ſoûtient ſur ſes flots; & charmé d'un fardeau ſi cher, il la promene ſur ſa plaine liquide, juſqu'à ce qu'enfin déſeſperé de la quitter, il la porte lentement ſur le rivage, & conſole ſes compagnes.

A côté de la prairie eſt un bois de Mirthe, dont les routes font mille détours. Les amans y viennent ſe conter leurs peines : l'amour, qui les amuſe, les conduit par des routes toujours plus ſecrettes.

Non loin de-là eſt un bois

antique & ſacré, où le jour n'entre qu'à peine : des chênes, qui ſemblent immortels, portent au ciel une tête qui ſe dérobe aux yeux. On y ſent une frayeur religieuſe : vous diriez que c'etoit la demeure des Dieux, lorſque les hommes n'étoient pas encore ſortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumiere du jour, on monte une petite colline, ſur laquelle eſt le Temple de Venus : l'univers n'a rien de plus ſaint ni de plus ſacré, que ce lieu.

Ce fut dans ce Temple que Venus vit pour la premiere fois Adonis : le poiſon coula au cœur de la Déeſſe. Quoi, dit elle, j'aimerois un mortel! helas je ſens que je l'adore : quoiqu'il ne m'adreſſe plus de vœux, il n'y a plus à Gnide d'autre Dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les amours, lorſque piquée d'un deffi téméraire, elle les conſulta avec les Graces. Elle étoit en doute, ſi elle s'exposeroit nüe aux regards du Berger Troyen: elle cacha ſa ceinture ſous ſes cheveux; ſes Nimphes la parfumerent; elle monta ſur ſon char traîné par des Cignes, arriva dans la Phrygie. Le Berger balançoit entre Junon & Pallas; il la vit, & ſes regards errerent & moururent: la pomme d'or tomba aux pieds de la Déeſſe; il voulut parler, & ſon déſordre decida.

Ce fut dans ce Temple que la jeune Pſichée vint avec ſa mere, lorſque l'amour, qui voloit autour des lambris dorez, fut ſurpris lui même par un de ſes regards. Il ſentit tous les maux qu'il fait ſouffrir. C'eſt ainſi, dit il, que je

bleſſe ; je ne puis ſoutenir mon arc ni mes fleches. Il tomba ſur le ſein de Pſichée : Ah ! dit-il, je commence à ſentir que je ſuis le Dieu des plaiſirs.

Lorſqu'on entre dans ce Temple, on ſent dans le cœur un charme ſecret, qu'il eſt impoſſible d'exprimer : l'ame eſt ſaiſie de ces raviſſemens, que les Dieux ne ſentent eux mêmes, que lorſqu'ils ſont dans la demeure celeſte.

Tout ce que la nature a de riant, eſt joint à tout ce que l'art a pû imaginer de plus noble, & de plus digne des Dieux.

Une main, ſans doute immortelle, l'a par tout orné de peintures, qui ſemblent reſpirer. On y voit la naiſſance de Venus; le raviſſement des Dieux, qui la virent; ſon embaras de ſe voir

toute nüe ; & cette pudeur, qui est la premiere des graces.

On y voit les amours de Mars & de la Déesse. Le Peintre a representé le Dieu sur son char, fier & même terrible: la renommée vole autour de lui ; la peur & la mort marchent devant ses Coursiers couverts d'écume ; il entre dans la mêlée, & une poussiere épaisse commence à le dérober. D'un autre coté, on le voit couché languissamment sur un lit de roses : il sourit à Venus ; vous ne le reconnoissez qu'à quelques traits divins, qui restent encore. Les Plaisirs font des guirlandes dont ils lient les deux amans : leurs yeux semblent se confondre; ils soupirent, & attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les amours, qui se joüent autour d'eux.

Il y a un apartement ſeparé, où le Peintre a repreſenté les Noces de Venus & de Vulcain : toute la Cour celeſte y eſt aſſemblée:le Dieu paroît moins ſombre, mais auſſi penſif qu'à l'ordinaire. La Déeſſe regarde d'un air froid la joye commune : elle luy donne négligemment une main, qui ſemble ſe dérober ; elle retire de deſſus lui des regards, qui portent à peine ; & ſe tourne du côté des Graces.

Dans un autre Tableau, on voit Junon, qui fait la cérémonie du Mariage. Venus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidelité éternelle : les Dieux ſourient ; & Vulcain l'écoute avec plaiſir.

De l'autre côté, on voit le Dieu impatient, qui entraine ſa divine Epouſe : elle fait tant

de resistance, que l'on croiroit que c'est la fille de Cerés que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Venus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin delà, on le voit qui l'enleve, pour l'emporter sur le lit nuptial. Les Dieux suivent en foule : la Déesse se débat, & veut échapper des bras qui la tiennent : sa robe fuit ses genoux, la toile vole : mais Vulcain repare ce beau désordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin on le voit qui vient de la poser sur le lit, que l'hymen a preparé : il l'enferme dans les rideaux ; & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire : il est charmé de la voir s'éloigner. Les Déesses joüent entr'elles : mais les Dieux pa-

roiſſent triſtes ; & la triſteſſe de Mars a quelque choſe d'auſſi ſombre, que la noire jalouſie.

Charmée de la Magnificence de ſon temple, la Déeſſe elle-même y a voulu établir ſon culte: elle en a reglé les cérémonies, inſtitué les Fêtes ; & elle y eſt en même tems la Divinité, & la Prêtreſſe.

Le culte qu'on lui rend preſque par toute la terre, eſt plutoſt une profanation, qu'une Religion. Elle a des Temples, où toutes les filles de la Ville ſe proſtituent en ſon honneur, & ſe font une dot des profits de leur dévotion. Il y en a d'autres, où chaque femme mariée va une fois en ſa vie ſe donner à celui qui la choiſit, & jette dans le Sanctuaire l'argent qu'elle a reçû. Il y en a d'autres, où les Courtiſannes de

tous les pays, plus honnorées que les Matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a enfin, où les hommes se font eunuques, & s'habillent en femme, pour servir dans le Sanctuaire; consacrant à la Déesse & le sexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le Peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendît des honneurs plus dignes d'elle. Là les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque Amant adresse ses vœux à sa Maîtresse, & Venus les reçoit pour elle.

Par tout où se trouve la beauté, on l'adore comme Venus même : car la beauté est aussi divine qu'elle.

Les cœurs amoureux viennent

dans le Temple, demander à la Déesse de les attendrir encore.

Ceux qui sont accablez des rigueurs de leur maîtresse, viennent soupirer dans le Temple: ils sentent diminüer leurs tourmens, & entrer dans leur cœur la flateuse esperance.

La Déesse qui a promis de faire le bonheur des vrais Amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa Maîtresse; comme on adore les decrets des Dieux, qui deviennent plus justes lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines le feu, les transports de l'amour & la fureur même: car moins on est maître de son cœur,

plus il eſt à la Déeſſe.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur, ſont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le Temple: ils adreſſent de loin leurs vœux à la Déeſſe, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'eſt qu'une impuiſſance de former des deſirs.

La Déeſſe inſpire aux filles de la modeſtie, & les fait eſtimer au prix que l'imagination toujours prodigue y ſçait mettre.

Mais jamais dans ces lieux fortunez elles n'ont rougi d'une paſſion ſincere, d'un ſentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment, auquel il doit ſe rendre: mais c'eſt une profanation de ſe rendre ſans aimer.

L'amour eſt attentif à la félicité des Gnidiens: il choiſit les

traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une Amante affligée, accablée des rigueurs d'un Amant, il prend une fleche trempée dans les eaux du Fleuve d'Oubli. Quand il voit deux Amants qui commencent à s'aimer, il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait soudain renaître, ou mourir: car il épargne toujours les derniers jours d'une passion languissante: on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels, dont il blessa Phedre & Ariane, qui mêlez d'amour & de haine servent à montrer sa puissance, comme la foudre sert à faire connoître l'Empire de Jupiter. A

A mesure que le Dieu donne de l'amour, Venus donne des graces.

Les filles entrent chaque jour dans le Sanctuaire, pour faire leur priere à Venus. Elles y expriment des sentimens naïfs, comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, disoit une d'elles, ma flâme pour Tirsis est éteinte : je ne te demande pas de me rendre mon amour ; fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas : Puissante Déesse, donne-moi la force de cacher quelque tems mon amour à mon Berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythere, disoit une autre, je cherche la solitude ; les jeux de mes compagnes ne me

plaiſent plus : j'aime peut-être. Ah ! ſi j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes les filles & les jeunes garçons viennent reciter des hymnes en l'honneur de Venus : ſouvent ils chantent ſa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main ſa Maitreſſe, chantoit ainſi : Amour, lorſque tu vis Pſiché, tu te bleſſas ſans doute des mêmes traits, dont tu viens de bleſſer mon cœur : ton bonheur n'étoit pas different du mien ; car tu ſentois mes feux, & moi j'ai ſenti tes plaiſirs.

J'ai vû tout ce que je décris. J'ai été à Gnide ; j'y ai vû Themire, & je l'ai aimée : je l'ai vûe encore, & je l'ai aimée davantage. Je reſterai toute ma vie à

Gnide avec elle ; mais que deviendrois-je, si Venus alloit la prendre pour la mettre au nombre des Graces.

Nous irons dans le Temple ; & jamais il n'y sera entré un Amant si fidele : nous irons dans le Palais de Venus ; & je croirai que c'est le Palais de Themire : j'irai dans la Prairie, & je cueillerai des fleurs, que je mettrai sur son sein : peut-être que je pourrai la conduire dans le Boccage, où tant de routes vont se confondre ; & quand je l'aurai égarée, je lui donnerai un baiser, & ce baiser me rendra si hardi . . . . . L'amour qui m'inspire me défend de reveler ses mysteres.

Il y a à Gnide un Antre sacré que les Nymphes habitent, où la Déesse rend ses oracles :

la terre ne mugit point ſous les pieds ; les cheveux ne ſe dreſſent point ſur la tête ; il n'y a point de Prêtreſſe comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie : mais Venus elle-même écoute les mortels, ſans ſe joüer de leurs eſperances ni de leurs craintes.

Une Coquette de l'Iſle de Crete étoit venüe à Gnide : elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens ; elle ſourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, ſoutenoit ſon bras ſur un troiſiéme, crioit à deux autres de la ſuivre. Elle étoit belle & parée avec art ; le ſon de ſa voix étoit impoſteur comme ſes yeux. O ciel, que d'allarmes ne cauſa-t-elle point aux vrayes Amantes ! Elle ſe préſenta à l'Oracle, auſſi fiere que les Déeſſes : mais ſoudain nous entendimes une voix,

qui ſortit du Sanctuaire : Perfide ; comment oſes-tu porter tes artifices juſques dans les lieux où je regne avec la candeur ? Je vais te punir d'une maniere cruelle : je t'ôterai tes charmes ; mais je te laiſſerai le cœur comme il eſt ; tu appelleras tous les hommes que tu verras, ils te fuyront comme un ombre plaintif, & tu mourras accablée de refus & de mépris

Une Courtiſane de Nocretis vint enſuite, toute brillante des dépoüilles de ſes amans : Va, dit la Déeſſe, tu te trompes, ſi tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaiſirs ; mais elle ne les donne pas : ton cœur eſt comme le fer ; & quand tu verrois mon fils même, tu ne ſçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs

aux hommes lâches, qui les demandent & qui s'en dégoutent; va leur montrer des charmes, que l'on voit ſoudain & que l'on pert pour toujours: tu n'es propre qu'à faire mepriſer ma puiſſance.

Quelque tems après vint un homme riche, qui levoit les tributs du Roi de Lydie. Tu me demandes, dit la Déeſſe, une choſe que je ne ſçaurois faire, quoique je ſois la Déeſſe de l'amour. On achete des beautez, pour les aimer; mais tu ne les aime pas, parce que tu les achettes: tes treſors ne ſeront point inutiles; ils ſerviront à te dégouter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Ariſtée, ſe preſenta en-

fuite : il avoit vû à Gnide la charmante Camille ; il en étoit éperduement amoureux : il sentoit tout l'excès de son amour ; & il venoit demander à Venus, qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la Déesse ; tu sçais aimer, j'ay trouvé Camille digne de toi : j'aurois pû la donner au plus grand Roy du monde ; mais les Rois la meritent moins que les Bergers.

Je parus ensuite avec Themire. La Déesse me dit, Il n'y a point dans mon Empire de mortel qui me soit plus soumis que toy ; mais que veux tu que je fasse ? je ne sçaurois te rendre plus amoureux, ni Themire plus charmante. Ah ! lui dis-je, grande Déesse, j'ai mille graces à vous demander : faites que Themire

ne penſe qu'à moy; qu'elle ne voye que moi; qu'elle ſe reveille en ſongeant à moi; qu'elle craigne de me perdre, quand je ſuis preſent; qu'elle m'eſpere dans mon abſence; que toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a paſſez ſans moi.

Il y a à Gnide des jeux ſacrez, qui ſe renouvellent tous les ans: les femmes y viennent de toutes parts diſputer le prix de la beauté. Là les Bergeres ſont confondües avec les filles des Rois; car la beauté ſeule y porte les marques de l'Empire. Venus y préſide elle-même; elle decide ſans balancer, elle ſçait bien qu'elle eſt la Mortelle heureuſe, qu'elle a le plus favoriſée.

Helene remporta ce prix pluſieurs fois: elle triompha lorſque Theſée

Théſée l'eut ravie ; elle triompha lorſqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam ; elle triompha enfin lorſque les Dieux l'eurent renduë à Ménelas après dix ans d'eſperance : ainſi ce Prince, au jugement de Venus même, ſe vit auſſi heureux époux, que Théſée & Paris avoient été heureux Amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à groſſes boucles ſur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vû que treize fois le cours du Soleil. Il en vint quinze de l'Iſle de Leſbos ; & elles ſe diſoient l'une à l'autre, je me ſens toute émue ; il n'y a rien de ſi charmant que vous : ſi Venus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautez de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet : rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits; tout faiſoit voir, ou promettoit un beau corps : & les Dieux, qui les formerent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections, que des graces.

Il vint cent femmes de l'Iſle de Chypre. Nous avons, diſoient-elles, paſſé notre jeuneſſe dans le Temple de Venus, nous lui avons conſacré notre virginité & notre pudeur même ; nous ne rougiſſons point de nos charmes : nos manieres, quelquefois hardies, & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage ſur une pudeur qui s'allarme ſans ceſſe.

Je vis les filles de la ſuperbe

Lacédemone : leur robe étoit ouverte par les côtez depuis la ceinture, de la maniere la plus immodeſte ; & cependant elles faiſoient les prudes, & ſoutenoient qu'elles ne violoient la pudeur, que par amour pour la Patrie.

Mer fameuſe par tant de naufrages, vous ſçavez conſerver des dépôts précieux ! Vous vous calmates, lorſque le navire Argo porta la Toiſon d'or ſur votre plaine liquide ; & lorſque cinquante beautez ſont parties de Colchos, & ſe ſont confiées à vous, vous vous êtes courbée ſous elles.

Je vis auſſi Oriane ſemblable aux Déeſſes : toutes les beautez de Lydie entouroient leur Reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient préſen-

té à Venus une offrande de deux cens talens. Candaule étoit venu lui-même, plus distingué par son amour que par la pourpre Royale : il passoit les jours & les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane ; ses yeux erroient sur son beau corps, & ses yeux ne se lassoient jamais. Helas ! disoit-il, je suis heureux ; mais c'est une chose qui n'est sçuë que de Venus & de moi ; mon bonheur seroit plus grand, s'il donnoit de l'envie ! Belle Reine, quittez ces vains ornemens ; faites tomber cette toile importune, montrez-vous à l'univers ; laissez le prix de la beauté, & demandez des Autels.

Auprès de-là étoient vingt Babyloniennes : elles avoient des robes de pourpre brodées d'or ; elles croyoient que leur luxe aug-

mentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richesses qu'elle leur avoit fait acquerir.

Plus loin je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs : leurs maris étoient auprès d'elles, & ils disoient : Les Loix nous soumettent à vous en l'honneur d'Isis : mais votre beauté a sur nous un empire plus fort, que celui des Loix ; nous vous obéissons avec le même plaisir, que l'on obéit aux Dieux ; nous sommes les plus heureux esclaves de l'univers. Le devoir vous répond de notre fidelité ; mais il n'y a que l'amour qui puisse nous promettre la vôtre.

Soyez moins sensibles à la gloire que vous acquerrez à Gnide, qu'aux hommages que vous pour-

vez trouver dans votre maison, auprès d'un mari tranquille, qui pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre dans le sein de votre famille le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puissante, qui envoit ses vaisseaux au bout de l'Univers; les ornemens fatiguoient leur tête superbe; toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix Beautez vinrent des lieux où commence le jour; elles étoient filles de l'Aurore, & pour la voir elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil, qui faisoit disparoître leur mere; elles se plaignoient de leur mere, qui ne se montroit à elles que com-

me au reſte des Mortels.

Je vis ſous une tente une Reine d'un Peuple des Indes : elle étoit entourée de ſes filles, qui déja faiſoient eſperer les charmes de leur mere : des Eunuques la ſervoient, & leurs yeux tomboient par terre : car depuis qu'ils avoient reſpiré l'air de Gnide, ils avoient ſenti redoubler leur affreuſe mélancolie.

Les femmes de Cadis, qui ſont aux extrémitez de la terre, diſputerent auſſi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers, où une belle ne reçoive des hommages : mais il n'y a que les plus grands hommages, qui puiſſent appaiſer l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent enſuite: belles ſans ornement, elles avoient des graces, au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit

ſur leur tête que les preſens de Flore ; mais ils y étoient plus dignes des embraſſemens de Zephire. Leur robe n'avoit d'autre mérite, que celui de marquer une taille charmante, & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautez, on ne vit point la jeune Camille : elle avoit dit, Je ne veux point diſputer le prix de la beauté, il me ſuffit que mon cher Ariſthée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célebres par ſa preſence. Elle n'y venoit point diſputer le prix : car les Déeſſes ne ſe comparent point aux mortelles. Je la vis ſeule, elle étoit belle comme Venus : je la vis auprès de Venus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un ſi grand ſpectacle : les peuples étoient ſe-

parez des peuples ; les yeux erroient de pays en pays, depuis le Couchant jusqu'à l'Aurore : il sembloit que Gnide fût tout l'Univers.

Les Dieux ont partagé la beauté entre les Nations, comme la nature l'a partagée entre les Déesses. Là on voyoit la beauté fiere de Pallas ; ici la grandeur & la majesté de Junon ; plus loin la simplicité de Diane, la délicatesse de Thetis, le charme des Graces, & quelquefois le sourire de Venus.

Il sembloit que chaque peuple eût une maniere particuliere d'exprimer sa prudence, & que toutes ces femmes voulussent se jouër des yeux ; car les unes découvroient la gorge, & cachoient leurs épaules ; les autres montroient les épaules, &

couvroient la gorge ; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes ; & là on rougiſſoit de ce qu'ici on appelloit bienſeance.

Les Dieux ſont ſi charmez de Themire, qu'ils ne la regardent jamais ſans ſourire de leur ouvrage. De toutes les Déeſſes il n'y a que Venus qui la voye avec plaiſir, & que les Dieux ne raillent point d'un peu de jalouſie.

Comme on remarque une roſe au milieu des fleurs qui naiſſent dans l'herbe, on diſtingua Themire de tant de Belles : elles n'eurent pas le tems d'être ſes Rivales ; elles furent vaincuës avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Venus ne regarda qu'elle. Elle appella les graces : Allez la couronner, leur dit-elle ; de toutes les Beautez que je vois, c'eſt

la ſeule qui vous reſſemble.

Pendant que Themire étoit occupée avec ſes Compagnes au culte de la Déeſſe, j'entrai dans un bois ſolitaire ; j'y trouvai le tendre Ariſthée : nous nous étions vûs le jour que nous allâmes conſulter l'Oracle, c'en fut aſſez pour nous engager à nous entretenir ; car Venus met dans le cœur, en la preſence d'un habitant de Gnide, le charme ſecret que trouvent deux amis, lors qu'aprés une longue abſence ils ſentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquietudes.

Ravis l'un de l'autre, nous ſentîmes que notre cœur ſe donnoit : il ſembloit que la tendre amitié étoit deſcenduë du ciel, pour ſe replacer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choſe de notre vie : voici

à peu près ce que je lui dis.

Je ſuis né à Cibaris, où mon pere Antiloque étoit Prêtre de Venus. On ne met point dans cette Ville de difference entre les voluptez & les beſoins; on bannit tous les Arts qui pourroient troubler un ſommeil tranquille ; on donne des prix au dépens du public à ceux qui peuvent découvrir des voluptez nouvelles ; les Citoyens ne ſe ſouviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la memoire des Magiſtrats qui les ont gouvernez.

On y abuſe de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle ; & les faveurs des Dieux ſur Cibaris ne ſervent qu'à encourager le luxe, & à flater la moleſſe.

Les hommes ſont ſi effeminez,

leur parure eſt ſi ſemblable à celle des femmes, ils compoſent ſi bien leur teint, ils ſe friſent avec tant d'art, ils employent tant de tems à ſe corriger à leur miroir, qu'il ſemble qu'il n'y ait qu'un ſexe dans toute la Ville.

Les femmes ſe livrent, au lieu de ſe rendre; chaque jour voit finir les deſirs & les eſperances de chaque jour; on ne ſçait ce que c'eſt que d'aimer & d'être aimé, on n'eſt occupé que de ce qu'on appelle ſi fauſſement joüir.

Les faveurs n'y ont que leur realité propre ; & toutes ces circonſtances qui les accompagnent ſi bien, tous ces riens qui ſont d'un ſi grand prix, ces engagemens qui paroiſſent toujours plus grands, ces petites choſes qui valent tant, tout ce

qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de joüiſſances avant la derniere ; tout cela eſt inconnu à Cibaris.

Encore ſi elles avoient la moindre modeſtie, cette foible image de la vertu pourroit plaire ; mais non, les yeux ſont accoutumez à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaiſirs donne aux Cibarites plus de délicateſſe, ils ne peuvent plus diſtinguer un ſentiment d'avec un ſentiment.

Ils paſſent leur vie dans une joye purement exterieure : ils quittent un plaiſir qui leur déplaît, pour un plaiſir qui leur déplaira encore ; tout ce qu'ils imaginent eſt un nouveau ſujet de dégoût.

Leur ame, incapable de ſentir les plaiſirs, ſemble n'avoir de délicateſſe que pour les peines : un Citoyen fut fatigué toute une nuit d'une roſe qui s'étoit repliée dans ſon lit.

La moleſſe a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne ſçauroient remüer les moindres fardeaux ; ils peuvent à peine ſe ſoutenir ſur leurs pieds ; les voitures les plus douces les font évanoüir ; lorſqu'ils ſont dans les feſtins, l'eſtomach leur manque à tous les inſtans.

Ils paſſent leur vie ſur des ſieges renverſez, ſur leſquels ils ſont obligez de ſe repoſer tout le jour, ſans s'être fatiguez ; ils ſont briſez quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs

Concitoyens, lâches devant les Etrangers, ils ſont des Eſclaves tous prêts pour le premier maître.

Dès que je ſçus penſer, j'eus du dégoût pour la malheureuſe Cibaris. J'aime la vertu, & j'ai toujours craint les Dieux immortels. Non, diſois-je, je ne reſpirerai pas plus long tems cet air empoiſonné; tous ces Eſclaves de la moleſſe ſont faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai pour la derniere fois au Temple; & m'approchant des Autels, où mon Pere avoit tant de fois ſacrifié: Grande Déeſſe, dis-je, à haute voix, j'abandonne ton Temple, & non pas ton culte; en quelque lieu de la terre que je ſois, je ferai fumer pour toi de l'encens, mais il ſera plus

pu

pur que celui qu'on t'offre à Cibaris.

Je partis, & j'arrivai en Crete. Cette Isle est toute pleine des monumens de la fureur de l'amour. On y voit le Taureau d'airain, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour satisfaire les égaremens de Pasiphaé; le Labyrinthe dont l'amour seul sçut éluder l'artifice; le tombeau de Phedre, qui étonna le Soleil comme avoit fait sa mere; & le Temple d'Ariane, qui désolée dans les deserts, abandonnée par un ingrat, ne se répentoit pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le Palais d'Idomenée, dont le retour ne fut pas plus heureux, que celui des autres Capitaines Grecs: car ceux qui échaperent aux dangers d'un élement colere, trouverent leur

maiſon plus funeſte encore. Venus irritée leur fit embraſſer des épouſes perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chere.

Je quittai cette Iſle, ſi odieuſe à une Déeſſe qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai, & la tempête me jetta à Lesbos. C'eſt encore une Iſle peu cherie de Venus: elle a ôté la pudeur du viſage des femmes, la foibleſſe de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Venus, laiſſe brûler les femmes de Lesbos d'un feu legitime; épargne à la nature humaine tant d'horreur! Mitylene eſt la Capitale de Lesbos; c'eſt la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muſes, cette fille infortunée brûle d'un

feu qu'elle ne peut éteindre. O-dieuſe à elle-même, trouvant ſes ennuis dans ſes charmes, elle hait ſon ſexe & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme ſi vaine peut-elle être ſi cruelle! Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joües, que quand tu t'irrites!

Enfin je quittai Lesbos, & le ſort me fit trouver une Iſle plus prophane encore; c'étoit celle de Lemnos. Venus n'y a point de Temple; jamais les Lemniens ne lui adreſſerent de vœux: Nous rejettons, diſent-ils, un culte qui amolit les cœurs. La Déeſſe les en a ſouvent punis; mais ſans expier leur crime, ils en portent la peine; toujours plus impies à meſure qu'ils ſont plus affligez.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre cherie des

Dieux ; les vents me porterent à Delos. Je reſtai quelques mois dans cette Iſle ſacrée : mais ſoit que les Dieux nous préviennent quelquefois ſur ce qui nous arrive, ſoit que notre ame retienne de la Divinité, dont elle eſt émanée, quelque foible connoiſſance de l'avenir ; je ſentis que mon deſtin, que mon bonheur même m'appelloient ſous un autre climat.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquile, où l'ame plus à elle-même ſemble être délivrée de la chaîne qui la tient aſſujettie ; il m'apparut, je ne ſçus pas d'abord ſi c'étoit une mortelle, ou une Déeſſe. Un charme ſecret étoit répandu ſur toute ſa perſonne : elle n'étoit point belle comme Venus, mais elle étoit raviſſante comme elle : tous ſes

traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous ensemble : vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique : ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules, mais cette négligence étoit heureuse : sa taille étoit charmante, elle avoit cet air que la nature donne seule, & dont elle cache le secret aux Peintres mêmes. Elle vit mon étonnement, elle en sourit. Dieux, quel souris! Je suis, me dit-elle d'une voix qui pénétroit le cœur, la seconde des Graces: Venus qui m'envoye veut te rendre heureux; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son Temple de Gnide. Elle fuit, mes bras la suivirent, mon songe s'envola avec elle, & il ne me resta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaisir de l'avoir vûe.

Je quittai donc l'Isle de Delos; j'arrivai à Gnide, & je puis dire que d'abord je respirai l'amour: je sentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis: je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer; mon cœur s'échauffoit comme dans la présence de quelque Beauté divine. J'avançai, & je vis de loin des jeunes filles qui joüoient dans la prairie; je fus d'abord entraîné vers elles. Insensé que je suis, disois-je, j'ai sans aimer tous les égaremens de l'amour: mon cœur vole déja vers des objets inconnus, & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai, je vis la charmante Themire: sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre; je ne regardai qu'elle, & je crois que je serois mort de douleur, si elle

n'avoit tourné ſur moi quelques regards. Grande Venus, m'écriai-je, puiſque vous devez me rendre heureux, faites que ce ſoit avec cette Bergere : je renonce à toutes les autres beautez, elle ſeule peut remplir vos promeſſes & tous les vœux que je ferai jamais.

Je contai au jeune Ariſthée mes tendres amours; ils lui firent ſoupirer les ſiens; je ſoulageai ſon cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit, je n'oublierai rien, car je ſuis inſpiré par le même Dieu qui le faiſoit parler.

Dans tout ce recit, me dit-il, vous ne trouverez rien que de très-ſimples : mes avantures ne ſont que les ſentimens d'un cœur tendre, que mes plaiſirs, que mes peines; & comme mon amour

pour Camille fait le bonheur, il fait auſſi toute l'hiſtoire de ma vie.

Camille eſt fille d'un des principaux habitans de Gnide; elle eſt belle, mais elle a des graces plus belles que la beauté même: elle a une phyſionomie qui va ſe peindre dans tous les cœurs: les femmes qui ſont des ſouhaits, demandent aux Dieux les graces de Camille; les hommes qui la voyent, veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante; un air noble, mais modeſte; des yeux vifs & tous prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes inviſiblement aſſortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à ſe parer; mais elle eſt mieux parée

rée que les autres femmes.

Elle a un eſprit, que la nature refuſe preſque toujours aux belles. Elle ſe prête également au ſerieux & à l'enjoüement: ſi vous voulez, elle penſera ſenſément; ſi vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'eſprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque choſe de ſi naïf, qu'il ſemble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait a les charmes de la ſimplicité; vous trouvez toujours une Bergere naïve: des graces ſi legeres, ſi fines, ſi delicates, ſe font remarquer, mais ſe font encore mieux ſentir.

Avec tout cela Camille m'aime: elle eſt ravie quand elle me voit, elle eſt fachée quand je

la quitte; & comme ſi je pouvois vivre ſans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit: je lui dis que je l'adore, elle le ſçait; mais elle eſt ravie comme ſi elle ne le ſçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la felicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la ſienne: enfin elle m'aime tant, qu'elle me feroit preſque croire que je ſuis digne de ſon amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, ſans oſer lui dire que je l'aimois, & ſans oſer preſque me le dire à moi-même; plus je la trouvois aimable, moins j'eſperois d'être celui qui la rendroit ſenſible. Camille tes charmes me touchoient, mais ils me diſoient que je ne te meritois pas.

Je cherchois par tout à t'oublier ; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image : que je ſuis heureux, je n'ai pû y reuſſir ; cette image y eſt reſtée, & elle y vivra toujours !

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde, & je cherche la ſolitude ; j'avois des vûes d'ambition, & je ne deſire plus que ta preſence ; je voulois errer ſous des climats reculez, & mon cœur n'eſt plus citoyen que des lieux où tu reſpires : tout ce qui n'eſt point toy s'eſt évanoüi de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de ſa tendreſſe, elle a encore quelque choſe à me dire ; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je ſuis ſi charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire,

pour qu'elle touche encore mon cœur ; bientôt regne entre nous ce doux ſilence, qui eſt le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été abſent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pû voir ou entendre : De quoi m'entretiens tu, me dit elle, parle-moi de nos amours, ou ſi tu n'as rien penſé, ſi tu n'as rien à me dire, cruel, laiſſe moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embraſſant, Tu es triſte ; Il eſt vrai, lui dis-je, mais la triſteſſe des amans eſt delicieuſe ; je ſens couler mes larmes, & je ne ſçai pourquoi, car tu m'aimes ; je n'ai point de ſujet de me plaindre, & je me plains ; ne me retire point de la langueur où je ſuis, laiſſe-moi

ſoupirer en même-tems mes peines & mes plaiſirs.

Dans les tranſports de l'amour mon ame eſt trop agitée : elle eſt entraînée vers ſon bonheur ſans en joüir ; au lieu qu'à preſent je goute ma triſteſſe même : n'eſſuye point mes larmes ; qu'importe que je pleure, puiſque je ſuis heureux.

Quelquefois Camille me dit : Aime moi. Oui je t'aime. Mais comment m'aimes-tu ? Helas, lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois ; car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends loüer Camille par tous ceux qui la connoiſſent : je ſuis flaté de ces louanges, comme ſi elles m'étoient perſonnelles ; & je ſens en ce mo-

ment que j'ai de l'amour propre.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit, que je ſuis enchanté de ſes moindres paroles ; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitiez à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiez, quand tout à coup je fais reflexion que je ne ſerois point aimé d'elle.

Prends garde Camille aux impoſtures des amans ; ils te diront qu'ils t'aiment, & ils diront vrai ; ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi, mais je jure par les Dieux que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon eſprit s'égare : elle approche,

& mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle, & il me ſemble que mon ame veut me quitter, que cette ame eſt à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuſe, & dans un inſtant elle m'en accorde une autre ; ce n'eſt point un artifice ; combatuë par ſa pudeur & ſon amour, elle voudroit me tout refuſer, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit, Ne vous ſuffit-il pas que je vous aime ; que pouvez vous deſirer après mon cœur ? Je deſire, lui dis-je, que tu faſſes pour moi une faute que l'amour fait faire, & que le grand amour juſtifie.

Camille ſi je ceſſe un jour de t'aimer, puiſſe la Parque

ſe tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours! puiſſe-t-elle effacer le reſte d'une vie, que je trouverois déplorable, quand je me ſouviendrois des plaiſirs que j'ai eus en aimant!

Ariſthée ſoupira, & ſe tut, & je vis bien qu'il ne ceſſa de parler de Camille, que pour penſer à elle.

VI. CHANT. Pendant que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes; & après avoir erré long-tems, nous entrâmes dans une grande prairie: nous fûmes conduits par un chemin de fleurs au pied d'un rocher affreux; nous vîmes un antre obſcur, nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque Mortel. Oh Dieux! qui auroit penſé que ce lieu

eût été si funeste ! A peine y eûs-je mis le pied, que tout mon corps fremit, mes cheveux se dresserent sur la tête : une main invisible m'entraînoit dans ce fatal sejour ; à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines ! J'avance dans ce lieu, où jamais le Soleil n'entra, & que les vents n'agiterent jamais : j'y vis la Jalousie ; son aspect étoit plus sombre que terrible ; la pâleur, la tristesse, le silence l'entouroient, & les ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous ; elle nous mit la main sur le cœur ; elle nous frappa sur la tête ; & nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres.

Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels ; allez trouver une Déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse Divinité à la lueur des langues enflâmées des serpens qui sifloient sur sa tête : c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ses serpens, & le jetta sur moi : je voulus le prendre ; déja sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide ; mais dès que le poison se fut repandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers : mon ame fut embrasée, & dans sa violence tout mon corps la contenoit à peine ; j'étois si agité qu'il me sembloit que je tournois sous le foüet des furies. Enfin je m'abandonnai, nous fîmes cent fois le tour de

cet antre épouvantable : nous allions de la jaloufie à la fureur, & de la fureur à la jaloufie : nous crions, Themire ; nous crions, Camille : fi Themire ou Camille étoient venües, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin nous trouvâmes la lumiere du jour ; elle nous parut importune, & nous regretâmes prefque l'antre affreux que nous avions quitté : nous tombâmes de laffitude, & ce repos même nous parut infuportable ; nos yeux nous refuferent des larmes, & notre cœur ne put plus former de foupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille ; le fommeil commençoit à verfer fur moi fes doux pavots. Oh Dieux ce fommeil même devint cruel!

J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles ombres : je me reveillois à chaque inſtant ſur une infidelité de Themire ; je la voyois . . . . non, je n'oſe encore le dire ; & ce que j'imaginois ſeulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux ſommeil.

Il faudra donc , dis - je en me levant, que je fuye également les tenebres & la lumiere. Themire, la cruelle Themire m'agite comme les furies. Qui l'eût cru , que mon bonheur ſeroit de l'oublier pour jamais !

Un accès de fureur me reprit : Ami, m'écriai-je, leve toi ; allons exterminer les troupeaux qui paiſſent dans cette prairie ; pourſuivons ces Bergers , dont

les amours ſont ſi paiſibles. Mais non, je vois de loin un Temple, c'eſt peut être celui de l'Amour; allons le détruire, allons briſer ſa ſtatuë, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes, & il ſembloit que l'ardeur de commettre un crime, nous donnât des forces nouvelles: nous traverſâmes les bois, les prez, les guerets; nous ne fûmes pas arrêtez un inſtant: une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes, nous entrâmes dans le Temple: il étoit conſacré à Bacchus. Que la puiſſance des Dieux eſt grande, notre fureur fut auſſi-tot calmée! Nous nous regardâmes, & nous vîmes avec ſurpriſe le deſordre où nous étions.

Grand Dieu, m'écriai-je, je te rends moins graces, d'avoir

appaiſé ma fureur, que de m'avoir épargné un grand crime. Et m'approchant de la Pretreſſe : Nous ſommes aimez du Dieu que vous ſervez ; il vient de calmer les tranſports dont nous étions agitez ; à peine ſommes nous entrez dans ce lieu, que nous avons ſenti ſa faveur préſente : nous voulons lui faire un ſacrifice, daignez l'offrir pour nous, divine Pretreſſe. J'allai chercher une victime, & je l'apportai à ſes pieds.

Pendant que la Pretreſſe ſe preparoit à donner le coup mortel, Ariſthée prononça ces paroles : Divin Bacchus, tu aimes à voir la joye ſur le viſage des hommes, nos plaiſirs ſont un culte pour toi, & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux !

Quelquefois tu égares doucement notre raiſon ; mais quand quelque Divinité cruelle nous l'a ôtée, il n'y a que toi qui puiſſe nous la rendre.

La noire jalouſie tient l'amour ſous ſon eſclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend ſur nos cœurs, & tu la fais rentrer dans ſa demeure affreuſe.

Après que le ſacrifice fut fait, tout le peuple s'aſſembla autour de nous ; & je racontai à la Pretreſſe comment nous avions été tourmentez dans la demeure de la Jalouſie ; & tout à coup nous entendîmes un grand bruit, & un mélange confus de voix & d'inſtrumens de muſique. Nous ſortîmes du Temple ; & nous vîmes arriver une troupe de Bacchantes, qui

frappoient la terre de leurs Thyrſes, criant à haute voix Ehuoe. Le vieux Silene ſuivoit monté ſur ſon âne: ſa tête ſembloit chercher la terre; & ſitôt qu'on abandonnoit ſon corps, il ſe balançoit comme par meſure: la troupe avoit le viſage barboüillé de lie. Pan paroiſſoit enſuite avec ſa flute, & les Satyres entouroient leur Roy. La joye regnoit avec le deſordre; une folie aimable mêloit enſemble les jeux, les railleries, les danſes, les chanſons: le vin menoit à la gayeté, la gayeté ramenoit au vin. Enfin je vis Bacchus: il étoit ſur ſon Char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant par-tout la joye & la victoire.

A ſes côtez étoit la belle

Ariane.

Ariane. Princeſſe, vous vous plaigniez encore de l'infidelité de Theſée ! lorſque le Dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel, il eſſuya vos larmes ; ſi vous n'aviez pas ceſſé de pleurer, vous auriez rendu un Dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit, Aimez moi ; Theſée fuit, ne vous ſouvenez plus de ſon amour, oubliez juſqu'à ſa perfidie, je vous rends immortelle, pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus deſcendre de ſon char ; je vis deſcendre Ariane, elle entra dans le Temple. Aimable Dieu, s'écria-t-elle, reſtons dans ces lieux, & ſoupirons-y nos amours ; faiſons joüir ce doux climat d'une joye éternelle : c'eſt auprès de ces lieux

que la Reine des cœurs a posé son empire; que le Dieu de la joye regne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces peuples déja si fortunez.

Pour moi, grand Dieu, je sens déja que je t'aime davantage; qui l'eût dit, que tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable? Il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'esperent, & qui sont plus bornez quand ils desirent, que quand ils joüissent.

Tu seras icy mes éternelles amours. Dans le ciel on n'est occupé que de sa gloire; ce n'est que sur la terre & dans les lieux champêtres, que l'on sçait aimer; & pendant que cette

troupe ſe livrera à une joye inſenſée, ma joye, mes ſoupirs, & mes larmes mêmes, te rediront ſans ceſſe mes amours.

Le Dieu ſourit à Ariane, il la mena dans le ſanctuaire. La joye s'empara de nos cœurs, nous ſentîmes une émotion divine; ſaiſis des égaremens de Silene, & des tranſports des Bacchantes, nous prîmes un Thyrſe, & nous nous mêlâmes dans les danſes & dans les concerts.

Nous quittâmes les lieux conſacrez à Bacchus; mais bientôt nous crûmes ſentir que nos maux n'avoient été que ſuſpendus. Il eſt vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agitez: mais la ſombre triſteſſe avoit ſaiſi nôtre ame; & nous étions devorez de ſoupçons & d'inquietudes. VII. CHANT.

Il nous sembloit que les cruelles Déesses ne nous avoient agitez, que pour nous faire pressentir des malheurs, ausquels nous étions destinez.

Quelquefois nous regretions le Temple de Bacchus : bien tôt nous étions entraînez vers celui de Gnide ; nous voulions voir Themire & Camille, ces objets puissans de notre amour & de notre jalousie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs, que l'on a coutume de sentir, lorsque sur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame est déja ravie, & semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Peut-être, dit Aristhée, que je trouverai le Berger Licas avec Camille ; que sçai-je, s'il ne lui parle pas dans ce moment : O

Dieux, l'Infidelle prend plaiſir à l'entendre !

On diſoit l'autre jour, repris-je, que Tirſis, qui a tant aimé Themire, devoit arriver à Gnide : il l'a aimée, ſans doute qu'il l'aime encore : il faudra que je diſpute un cœur, que je croyois tout à moi.

L'autre jour Licas, chantoit ma Camille : que j'étois inſenſé ! j'étois ravi de l'entendre loüer.

Je me ſouviens que Tirſis porta à ma Themire des fleurs nouvelles : Malheureux que je ſuis, elle les a mis ſur ſon ſein ! C'eſt un preſent de Tirſis, diſoit-elle. Ah ! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds !

Il n'y a pas long-tems que j'allois avec Camille faire à Venus un ſacrifice de deux Tourterelles ; elles m'échapperent

& s'envolerent dans les airs.

J'avois écrit ſur des arbres mon nom avec celui de Themire; j'avois écrit mes amours, je les liſois & reliſois ſans ceſſe; un matin je les trouvai effacées.

Camille, ne deſeſpere point un malheureux qui t'aime; l'amour qu'on irrite, peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Themire, je le pourſuivrai juſques dans le Temple; & je le punirai, fût-il aux pieds de Venus.

Cependant nous arrivâmes près de l'Antre ſacré, où la Déeſſe rend ſes Oracles. Le Peuple étoit comme les flots de la mer agitée; ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponſe.

Nous entrâmes dans la foule,

je perdis l'heureux Aristhée; déja il avoit embrassé sa Camille, & moi je cherchois encore ma Themire.

Je la trouvai enfin : je sentis ma jalousie redoubler à sa vuë, je sentis renaître mes premieres fureurs ; mais elle me regarda, & je devins tranquille : c'est ainsi que les Dieux renvoyent les furies, lorsqu'elles sortent des enfers.

O Dieux, me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes! Trois fois le Soleil a parcouru sa carriere, je craignois de t'avoir perdu pour jamais; cette parole me fait trembler. J'ai été consulter l'Oracle, je n'ai point demandé si tu m'aimois ; helas je ne voulois que sçavoir si tu vivois encore: Venus vient de me repondre, que tu m'aimes toujours.

Excuſe, lui dis-je, un infortuné, qui t'auroit haïe, ſi ſon ame en étoit capable. Les Dieux dans les mains deſquels je ſuis, peuvent me faire perdre la raiſon; ces Dieux, Themire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle jalouſie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles: j'en tire cet avantage, que je ſens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuſe ſituation où m'a miſe la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bois ſolitaire: il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits; c'eſt un grand crime Themire, de te croire infidelle.

Jamais les bois de l'Elizée, que

les Dieux ont faits exprés pour la tranquillité des ombres qu'ils cheriſſent; jamais, les foreſts de Dodone, qui parlent aux humains de leur felicité future, ni les jardins des Heſperides, dont les arbres ſe courbent ſous le poids de l'or qui compoſe leurs fruits, ne furent plus charmants que ce bocage enchanté par la preſence de Themire.

Je me ſouviens qu'un Satyre, qui ſuivoit une Nimphe qui fuyoit toute eplorée, nous vit, & s'arrêta. Heureux amans, s'écria-t'il, vos yeux ſçavent s'entendre & ſe repondre; vos ſoupirs ſont payez par des ſoupirs: mais moi, je paſſe ma vie ſur les traces d'une Bergere farouche; malheureux pendant que je la pourſuis, plus malheureux encore lors que je l'ai atteinte.

Une jeune Nimphe, ſeule dans ces bois, nous apperçut & ſoupira : Non, dit-elle, ce n'eſt que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un amant ſi tendre.

Nous trouvâmes Apollon aſſis auprès d'une fontaine : il avoit ſuivi Diane, qu'un Daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ſes blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui : il accordoit ſa lyre ; elle attire les rochers, les arbres la ſuivent, les lions reſtent immobiles : mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appellez en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'amour ? Je le trouvai ſur les

levres de Thémire ; je le trouvai ensuite sur son sein ; il s'étoit sauvé à ses pieds, je l'y trouvai encore ; il se cacha sous ses genoux, je le suivis ; & je l'aurois toujours suivi, si Thémire toute en pleurs, Thémire irritée ne m'eût arrêté : il étoit à sa derniere retraite, elle est si charmante qu'il ne sçauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre Fauvette, que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, & ne peut consentir à les abandonner.

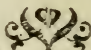
Malheureux que je suis ! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie : elle entendit mes prieres, elle devint plus sévere : enfin je fus temeraire ; elle s'indigna, je tremblai ; elle me parut fachée,

je pleurai ; elle me rebuta, je tombai, & je ſentis que mes ſoupirs alloient être mes derniers ſoupirs, ſi Thémire n'avoit mis la main ſur mon cœur, & n'y eût rapellé la vie.

Non dit elle, je ne ſuis pas ſi cruelle que toi ; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourants, ſi tu ne veux que les miens ſe ferment pour jamais.

Elle m'embraſſa ; je reçus ma grace, helas ſans eſperance de devenir coupable.





COMME LA PIECE ſuivante m'a paru être du même Auteur, j'ai cru devoir la traduire, & la mettre icy.

UN jour que j'errois dans les Bois d'Idalie avec la jeune Cephiſe, je trouvai l'Amour, qui dormoit couché ſur les Fleurs, & couvert par quelques branches de mirthe, qui cedoient doucement aux haleines des Zephirs. Les Jeux & les Ris, qui le ſuivent toujours, étoient allez folâtrer loin de lui; il étoit ſeul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; ſon arc & ſon carquois étoient à ſes côtez; & ſi j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour.

Cephiſe prit l'arc du plus grand des Dieux: elle y mit un trait, ſans que je m'en apperçuſſe; & le lança contre moi. Je lui dis en ſouriant, Prends-en un ſecond; fais-moi une autre bleſſure, celle-ci eſt trop douce. Elle voulut ajuſter un autre trait; il lui tomba ſur le pied, & elle cria doucement: c'étoit le trait le plus peſant qui fût dans le carquois de l'Amour! Elle le reprit, le fit voler; il me frappa, je me baiſſai: Ah Cephiſe tu veux donc me faire mourir. Elle s'aprocha de l'Amour; Il dort profondement, dit elle, il s'eſt fatigué à lancer ſes traits; il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds & les mains. Ah je n'y puis conſentir; car il nous a toujours favoriſez. Je vais donc, dit elle, prendre ſes armes, & lui tirer

une fleche de toute ma force. Mais il ſe reveillera, lui dis-je. Eh bien qu'il ſe reveille; que pourra-t'il faire que nous bleſſer davantage? Non, non, laiſſons-le dormir; nous reſterons auprès de lui, & nous en ſerons plus enflammez.

Cephiſe prit alors des feüilles de Mirthe & de Roſes; Je veux, dit elle, en couvrir l'Amour; les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jetta ſur lui; & elle rioit de voir le petit Dieu preſque enſeveli. Mais à quoi m'amuſai-je dit elle; il faut lui couper les aiſles, afin qu'il n'y ait plus ſur la terre d'hommes volages; car le petit Dieu va de cœur en cœur, & porte par tout l'inconſtance. Elle prit ſes cizeaux, s'aſſit, & tenant d'une main le

bout des aîles dorées de l'Amour, je ſentis mon cœur frappé de crainte. Arrête Cephiſe. Elle ne m'entendit pas: elle coupa le ſommet des aîles de l'Amour, laiſſa ſes cizeaux, & s'enfuit.

Lorſqu'il ſe fut reveillé, il voulut voler, & il ſentit un poids qu'il ne connoiſſoit pas: il vit ſur les fleurs le bout de ſes aiſles; il ſe mit à pleurer. Jupiter, qui l'apperçut du haut de l'Olimpe, lui envoia un nuage, qui le porta dans le palais de Gnide, & le poſa ſur le ſein de Venus. Ma mere, dit il, je battois de mes aiſles ſur vôtre ſein, & on me les a coupées: hé que vais-je devenir! Mon fils, dit la belle Cipris, ne pleurez point; reſtez ſur mon ſein, ne bougez pas, la chaleur va les faire renaitre: ne voyez-vous pas qu'elles ſont plus

grandes? Embrassez-moi: elles croissent; vous les aurez bientôt comme vous les aviez: j'en vois déja le sommet qui se dore: dans un moment..... C'est assez, volez, volez mon fils. Ouy, dit il, je vais me hazarder. Il s'envola; il se reposa auprés de Venus, & revint d'abord sur son sein. Il reprit l'essort; il alla se reposer un peu plus loin, & revint encore sur le sein de Venus: il l'embrassa, elle lui sourrit: il l'embrassa encore; & badina avec elle: & enfin il s'eleva dans les airs, d'où il regne sur toute la nature.

L'amour, pour se vanger de Cephise, l'a rendüe la plus volage de toutes les belles: il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flâme. Elle m'a aimé,

elle a aimé Daphnis, & elle aime aujourd'hui Cleon. Cruel amour! c'eſt moi que vous puniſſez : je veux bien porter la peine de ſon crime; mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire ſouffrir.

FIN.

ERRATA.

Page 6 *lig.* 21 *liſez* qu'on.
page 21 *lig.* 10 *liſez*, une ombre plaintive.
page 22 *lig.* 14 *liſez*, tu acheres.
page 64 *lig.* 2 *liſez*, Evohé.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le Manuscrit qui a pour titre, *Le Temple de Gnide*. A Paris le 29 Janvier 1725.

Signé, BLANCHARD.

PIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre bien amé NICOLAS SIMART, Libraire à Paris, Adjoint de sa Communauté, Nous ayant fait representer qu'il lui avoit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre *Le Temple de Gnide*, qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder Nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis,& permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement, ou separément,& autant de fois que bon lui semblera ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout Notre Royaume pendant le tems de huit années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes ; faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de Notre obéissance ; Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire ledit Livre en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque pretexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des

Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans Notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans Notre Bibliotheque publique, un dans celle de Notre Château du Louvre, & un dans celle de Notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; car tel est notre plaisir. Donné à Paris ce huitiéme jour du mois de Fevrier l'an de grace mil sept cens vingt-cinq, & de Notre Regne le dixiéme. Par le Roi en son Conseil, DE SAINT HILAIRE.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, numero 164 *fol.* 139 *conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris le* 12 *Fevrier* 1725. Signé, BRUNET, Syndic.



